

Ce que j'ai le plus le plus apprécié,
ce sont les gens
qui ne faisaient pas de grands discours,
qui demandaient simplement des nouvelles.

Ce n'est pas évident de porter
un regard aimant sur une personne qui souffre.
Souvent, on s'arrête à ce qu'on voit, à la maladie.

La relation passe par autre chose.
J'essaye de me taire.

Aimer, c'est être vrai,
c'est dire simplement :
« Je ne sais pas quoi te dire,
mais je reste à côté de toi ».

A moi de choisir cette direction
d'être dépendant de Dieu,
de me laisser guider.

Christian Duriez

La Famille



Camillienne



n° 43

février 2003

• SOMMAIRE

- Editorial p. 1
- Jésus et les malades (Louis Sintas, sj) p ; 2
- Le malade et la maladie (Solange Chateauvieux) p. 6
- Témoignage (Mme Bernadette Huet) p. 11
- Un compagnon français de saint Camille (2/6) p. 13
- Prière c. 3
- En encart : le message du Saint-Père pour la 11e Journée Mondiale du Malade

Toute personne désireuse de rejoindre la Famille Camillienne de France doit se faire connaître auprès des responsables à l'adresse ci-dessous :

Famille Camillienne de France
179 bis, bd Pasteur, B.P. 26
94363 BRY-SUR-MARNE
E-mail : famille.camillienne@free.fr
Site : <http://famille.camillienne.free.fr>

Participation aux frais du bulletin : 16 € (10 numéros par an)

Prochain bulletin : mars 2003

Photo de la couverture : détail du vitrail de la chambre où saint Camille est mort.

PRIERE D'UN MALADE
TIRÉE DE LA REVUE OMBRE ET LUMIÈRE

« IL N'ÉTAIT PAS QUESTION
POUR MOI D'ÊTRE HEUREUX,
QUE JE N'ÉTAIS PAS GUÉRI » :

Il faut se battre.

Mais c'est une question difficile.

Il y a des gens qui disent que leur maladie,
c'est une grâce.

Moi non, ça ne passe pas !

Aujourd'hui, pourtant, je suis heureux,
mais je ne suis pas guéri.

Quand on a souffert,
on a l'impression d'être mieux placé
que les autres pour en parler.

Ce n'est pas vrai.

Chacun son chemin,
je n'ai pas de leçon à donner.

Né en 1550, à Bucchianico, petite ville de l'Abruzze, au royaume de Naples, Camille, après avoir essayé du métier des armes, des plaisirs mondains, puis de la vie austère des Capucins, s'était rendu à Rome, où, pris de compassion pour les malades pauvres, il avait réuni une pieuse compagnie dans le but de leur prodiguer les soins du corps et de l'âme. L'œuvre se développait rapidement et le pape Sixte-Quint l'avait approuvée par bref du 18 mars 1586 ; par un autre du 26 juin 1587, il permettait de porter, d'une manière visible sur la soutane et le manteau, une croix d'étoffe rouge, insigne du dévouement et de la charité. Le 21 septembre 1591, Grégoire XIV élevait la congrégation à la dignité d'ordre avec faculté de recevoir des vœux perpétuels.

Or pendant les sept années qu'il passa dans la Ville Éternelle, comme attaché de la mission Coqueley, Jean-Hilaire Calés eut souvent l'occasion de reconforter son âme dégoûtée des intrigues mondaines, au spectacle de la charité camillienne. Il l'avait vue à l'œuvre, en présence notamment de ces fièvres pernicieuses qui firent tant de victimes au Mont-Quirinal parmi les ouvriers que Sixte-Quint y avait attirés pour introduire à Rome l'art du tissage ; notamment encore dans cette peste et cette famine qui coûtèrent la vie à soixante mille personnes de la ville et des environs sous le pontificat de Grégoire XIV. Il avait vu les héros de cette charité sans bornes se mettre à la recherche des pauvres qui agonisaient et mouraient sans autre abri que les ruines des antiques monuments de Rome, et les saluer, de par l'ordre de saint Camille, de ce titre honorifique qui à lui seul déjà donnait l'espérance et le courage : « Salut, enfants de Dieu ! » Et depuis longtemps ce spectacle éveillait en lui l'idée d'entrer au service des malades et des pauvres. Toutefois, se défiant d'un premier mouvement, il attendit pour réfléchir, prier et se décider en meilleure connaissance de cause.

(A suivre.)

EDITORIAL

Le mois de février est un mois qui touche particulièrement avec la Journée Mondiale du Malade, le 11 février, en la fête de Notre-Dame de Lourdes. Nous avons donc encore plus à cœur de nous rendre auprès des malades, de les entourer, de célébrer notre foi commune de façon joyeuse et chaleureuse et de leur apporter le message du Saint Père à leur intention. (en encart)

Nous avons pensé pour ce bulletin faire un numéro « LE MALADE ET LA MALADIE », qui pourrait d'ailleurs se continuer en mars, avec des articles, des témoignages, des prières sur ce thème. Vous pouvez bien sûr nous envoyer des textes. Nous vous rappelons notre adresse e-mail : famille.camillienne@free.fr et notre site internet : <http://famille.camillienne.free.fr> à votre disposition.

Dans ce numéro, vous trouverez aussi la suite du « compagnon français de saint Camille, le Père Hilaire Calés » qui sera peut-être un jour béatifié, puisqu'il est déjà reconnu « vénérable ».

Bien fraternellement

Marie-Christine Brocherieux

JÉSUS ET LES MALADES

in « Christ, Source de Vie » n° 369 novembre 1999, p.3-5

Il est impossible de parler du Sacrement de l'Onction des Malades sans évoquer la personne de Jésus et son attitude face à la maladie et face aux malades.

Ce qui vient immédiatement à l'esprit, ce sont les miracles de guérison. Mais n'oublions pas que Jésus a voulu affronter personnellement, sinon la maladie, du moins la souffrance, la déchéance du corps et la mort qui sont le cortège inéluctable et la conclusion de la fragilité de nos corps.

D'où les deux parties que nous allons étudier.

Jésus et les malades

* Jésus a tenu à rencontrer les malades.

La première chose qui saute aux yeux lorsqu'on feuillette les évangiles, c'est que Jésus, loin de mépriser les malades, n'a pas hésité à les rencontrer, à les recevoir, à leur rendre visite. Que l'on pense aux sourds, aux muets, aux paralytiques, à la belle-mère de Pierre, aux malades mentaux qui devaient être beaucoup des « possédés » dont on nous parle, à une époque où de pareils diagnostics étaient impossibles.

Peut-être y a-t-il un cas plus remarquable, mais qui révèle une première attitude de Jésus face à tout malade, ce sont les dix lépreux (Lc 17, 12). En ces temps, la société se défendait comme elle pouvait contre les contagions. Le seul moyen possible était radical : l'exclusion. Le lépreux devait quitter la société des hommes. Il était même considéré par la Loi comme un être impur que personne ne devait approcher.

Or Jésus, par delà les habitudes et les règles, reçoit les lépreux. Il les accueille et les guérit.

L'enthousiasme parisien en faveur des Guise s'empara bien vite de Jean-Hilaire Calés, comme l'atmosphère s'empare de celui qui la respire. Il dit adieu à l'envoyé du duc de Lorraine, pour accompagner dans son voyage à Rome le chargé d'affaires auquel la duchesse de Clèves avait confié la mission de porter plainte contre les assassins des Guise.

Le P. Régi, rédacteur, de la *Chronique Camillienne*, dit que Calés vint à Rome en qualité de *page*. Véritablement, ce serait méconnaître les données de l'histoire, si l'on prenait ce mot dans la signification chevaleresque qu'il avait au moyen-âge. Nous inclinons très fort à ne voir dans le *page* de la chronique qu'un secrétaire d'avocat, tout au plus un attaché de mission, pour nous servir d'expressions plus compréhensibles aujourd'hui.

Hilaire, nous dit la *Chronique Camillienne*, n'était pas sans s'apercevoir des mille et une difficultés qui venaient chaque jour entraver la mission de son maître ; il comprenait que pour la plupart elles avaient leur source dans l'égoïsme dont le monde fut de tout temps l'esclave servile. Insensiblement il en vint à se demander comment lui, si enclin à la générosité et à la franchise, pourrait s'accommoder de cette manière d'agir qui devait être aussi celle des gens avec lesquels il aurait un jour à traiter. Que s'il ne pouvait, pensait-il, se résoudre à les imiter, il serait infailliblement dupe et probablement malheureux. Ces réflexions obsédaient l'esprit du jeune homme ; elles le firent songer à prendre un parti qui devait ramener la paix dans son âme. « Le monde ne me va pas, se dit-il, je le quitterai pour me consacrer à Dieu dans une de ces nombreuses congrégations religieuses où le règne de la charité remplace celui de l'égoïsme. »

Deux ordres nouveaux s'occupaient alors spécialement du soin des malades : les Frères de la Charité établis à Grenade, en Espagne, par saint Jean de Dieu, et les Clercs réguliers ministres ou serviteurs des malades, fondés à Rome par saint Camille de Lellis.

Un mot sur saint Camille, que le pape Léon XIII a naguère donné comme patron aux hôpitaux et aux malades du monde catholique.

son or, ce nerf des études comme de la guerre, y avait attiré des maîtres célèbres. La jeunesse noble de Lorraine et de partout s'y portait foule. « La maison des pensionnaires, a dit un historien de l'Université, brillait par le grand nombre de jeunes seigneurs de toute nation qui y abondaient². »

Dès lors, serait-il téméraire d'affirmer qu'à l'égal des jeunes nobles lorrains Jean-Hilaire Calés y fut envoyé pour ses études, qu'il put même habiter cette maison de pensionnaires, dont le P. Jean Fourier, jésuite, cousin de saint Pierre Fourier, était le directeur ?

Voici l'heure pour Jean-Hilaire, fils de seigneur, brillant étudiant, de quitter les écoles et de faire usage de son nom, de ses talents, de ses vertus ; heure propice, s'il en fut jamais, pour servir à la fois deux causes, chères aux grands cœurs, la religion et la patrie.

Nous sommes, en effet, au début de l'année 1589. La Sainte-Ligue, fondée pour la défense des catholiques de France contre l'invasion protestante venue de Suisse et d'Allemagne, bat son plein ; elle vient d'avoir ses martyrs en la personne du duc et du cardinal de Guise, traîtreusement assassinés aux Etats de Blois sur l'ordre de l'ombrageux Henri III, roi de France.

Le meurtre remonte aux journées des 23 et 24 décembre 1588, et plus d'un mois après, le 4 février suivant, Charles III de Lorraine dépêche à Paris, près la veuve du duc, un ambassadeur chargé de lui témoigner ses condoléances. Ce dernier, Jean de Lenoncourt de Serre, bailli de Saint-Mihiel, avait eu plusieurs fois, en sa qualité de protecteur des privilèges de l'Université mussipontaine, l'occasion de s'en faire signaler les élèves gentilshommes les plus méritants, notamment en avril 1586 et en mars 1587, époques où il fit la promulgation solennelle des statuts universitaires. Il avait distingué Jean-Hilaire, il l'emmena à Paris.

² Histoire (manuscrite) de l'université et du Collège de Pont-à-Mousson, par le P. ABRAM, jésuite lorrain, qui y enseigna la théologie pendant dix-sept ans

Déjà ceci nous indique un chemin, si nous voulons imiter Jésus. A nous, à notre tour, de savoir être accueillants. A nous de ne pas tomber dans tant de travers qui se manifestent aujourd'hui face à une maladie comme le SIDA.

• Jésus a fait du bien aux malades.

Bien sûr, Jésus a guéri des malades. Il les a considérés comme des personnes humaines à part entière. Il a donc pris au sérieux leur désir. Or le désir immédiat de tout malade est bien de guérir.

Pourtant, dans l'acte de guérison, Jésus ne se contente pas de faire disparaître les symptômes que sont la douleur et l'infirmité. Jésus va plus loin. Il révèle le grand combat caché que recouvre toute maladie. Il s'agit, ni plus ni moins du grand combat qu'il est venu engager contre l'« ennemi de la nature humaine ». Les guérisons des possédés sont claires à ce sujet. C'est tout malade qui est sous l'emprise du mal, sous le pouvoir de celui dont l'Évangile nous dit que le seul but est de détruire l'œuvre du Créateur. Voilà pourquoi, souvent, après une guérison, Jésus dit au malade guéri : « ta foi t'a sauvé ». Lorsqu'il n'y a pas la foi, soit chez le malade, soit dans son entourage, Jésus ne peut rien faire. On le voit bien lorsque, à Nazareth, il nous est dit que Jésus ne put faire aucun miracle parce qu'ils n'avaient pas la foi. Seule, en effet, la foi peut contrecarrer l'action du Malin, seule la foi peut sauver l'homme.

D'où, pour nous, une attitude essentielle qui est celle de la prière pour les malades. Ceci rejoint d'ailleurs un vieux texte de la Bible, dans lequel il nous est dit : « Les médecins aussi supplieront le Seigneur afin qu'il donne, par eux, une heureuse issue à la maladie ». (Livre de l'Ecclésiastique, 38, 14).

A condition bien sûr, que la prière ne soit pas pour nous prétexte à ne plus faire tout notre possible pour aider et soulager les malades. Nous ne pouvons imiter Jésus priant et guérissant, qu'en priant et en soignant. De vrais miracles sont au bout de nos doigts car, en fait de miracles, il n'y a pas seulement la guérison. Bien des malades, au retour

de Lourdes, vous parleront de miracles alors même qu'ils n'ont pas été guéris.

Jésus et sa propre déchéance

- Jésus a connu les vicissitudes du corps.

Flagellé, couronné d'épines, battu, crucifié, Jésus a voulu connaître la déchéance de son corps jusqu'à la mort inclusivement.

Comme nous, il a supplié Dieu d'en être délivré : « *Père, si c'est possible, que ce calice s'éloigne de moi* ».

Ceci justifie pleinement les peurs que nous avons de la maladie comme de toute déchéance. En cela nous n'avons aucune peine à imiter Jésus. Mais Jésus n'en reste pas là.

Dans un deuxième temps, il accueille avec courage ce qui est le lot de la nature humaine. De cette déchéance et de cette mort, Jésus fait un acte de décision libre. Il retourne cette fatalité inéluctable en chemin de liberté. « *Nul ne prend ma vie, mais c'est moi qui la donne* » (Jn 10, 18).

- Le grand secret de l'offrande

Voici le grand secret de la vie chrétienne parce qu'il fut le ressort de toute la vie et de la mort de Jésus : l'offrande.

Bien sûr, l'offrande consiste à proposer à autrui un bien qui nous appartient. Voilà ce que nous pensons spontanément. Mais, si nous réfléchissons, nous voyons bien que rien ne nous appartient. En effet, notre expérience nous dit chaque jour que les biens les plus précieux, comme la vie ou la santé, ne nous appartiennent pas. Si nous avons le pouvoir de les détruire, nous n'avons pas celui de les promouvoir ou de les perpétuer.

Si la vie et la santé ne nous appartiennent pas, si pourtant nous en jouissons, cela veut dire qu'elles sont des dons, des cadeaux, qui nous ont été confiés.

UN COMPAGNON FRANÇAIS DE SAINT CAMILLE¹

II

De bonne heure, et comme d'instinct, mais en réalité par une grâce spéciale de Dieu, Jean-Hilaire Calés soupçonna le péril et sut le fuir. Appliquant, avant de le connaître sans doute, la recommandation de l'Écriture, il veillait sur ses conversations parce que les mauvaises sont la ruine des bonnes mœurs ; sur ses yeux comme sur les fenêtres par où la mort escalade notre âme. Son rang de famille lui donnait accès à certains repas pour lesquels il trouvait toujours une excuse, quand il prévoyait des inconvenances de langage et de conduite de la part des convives. Ici encore, loin de l'exposer à la critique, sa retenue, la modestie de ses refus, lui conciliaient l'estime et l'approbation universelles ; cet enfant était la preuve vivante que la vertu n'exclut pas le tact, puisqu'il mettait à la garde de son innocence cet art si délicat, si difficile, du savoir-vivre, qui est une des formes de la charité qu'un chrétien doit observer vis-à-vis du monde.

Le témoignage de l'oncle rapporté dans la *Chronique* nous apprend encore qu'en 1588 Jean-Hilaire, « modèle des vertus qui doivent orner le cœur du bon étudiant, achève brillamment son cours de rhétorique. »

C'étaient les débuts de l'Université lorraine, de Pont-à-Mousson, érigée en 1572 par le pape Grégoire XIII et comprenant alors, outre l'école de théologie et la faculté des arts (philosophie, rhétorique, mathématiques), un collège destiné à l'enseignement des humanités, du latin, du grec et de l'hébreu. Rien ne coûtait au duc Charles III lorsqu'il s'agissait de sa « chère et bien aimée fille », comme il se plaisait à appeler cette institution ; sa réputation de prince magnanime, et sans doute aussi

¹ Voir le numéro de janvier, p. 12 ».

visite des Dames de l'Aumônerie qui lui apportait la communion. Son fils, sa belle-fille et ses petits-enfants ne savaient que faire pour le distraire. Sa fille venait le voir tous les soirs après son travail et il attendait cette visite pour s'endormir. Elle priait avec son papa qui balbutiait les « je vous salue Marie ». Souvent amoureux du chapelet, il faisait le geste d'égrener le chapelet n'ayant plus la force de le réciter.

De nombreuses personnes nous ont accompagnés dans cette dure épreuve et nous avons ressenti une amitié profonde et gratuite.

Et puis un soir, après avoir récité une dizaine de chapelet avec nous, en remuant doucement les lèvres, il a fermé les yeux en disant : « bonsoir. » Je lui ai dit : « je reviendrai demain, repose-toi. »

Le lendemain matin à 7 h, il s'est éteint.

Nous aurions tant voulu être là quand il s'est endormi dans les bras de la Sainte Vierge et de saint Joseph qu'il priait tant.
« Je sais que mon mari est arrivé à présent à la Maison du Père, qu'il partage son glorieux Royaume et que sa Joie est totale, c'est là que je le retrouve... »

Bernadette Huet

Ceci permet une attitude incroyable face à la déchéance et à la mort qui n'est plus de s'accrocher ou de désespérer, mais bien de rendre au Donateur ce qui lui appartient, de rendre à Dieu sa grâce. Dans le déchirement, certes, que provoque la perte de ce à quoi nous tenions, mais aussi dans la joie de l'action de grâce libre.

Non ! Ce n'est pas le cancer ni la tuberculose, ni aucune autre maladie qui « m'enlève la vie ». C'est moi qui te la donne, Seigneur, c'est moi qui te la rends. Cette offrande je la fais librement même si ce sont les circonstances qui semblent m'y contraindre.

Heureusement que les circonstances m'y contraignent. En effet, cette offrande, cette action de grâce, tu m'invitais, depuis toujours, à la vivre quand j'étais en bonne santé. Je m'y suis toujours refusé, ou alors, je la faisais du bout des lèvres Aujourd'hui, j'y suis conduit avec force.

Les circonstances elles-mêmes qui m'y conduisent, pour si horribles qu'elles soient, se revêtent soudain (n'est-ce pas un miracle ?) d'une auréole de gloire puisque tu me donnes cette possibilité : accueillir dans un cœur libre de se retourner enfin vers toi. La tentation de la révolte me guette. Bienheureuse révolte qui me montre ma liberté. En effet, contre la révolte qui me submerge, je puis me convertir loin d'elle pour laisser éclater en moi l'austère joie de l'offrande.

J'avais dit oui à ton invitation. Combien ai-je été infidèle à ce oui durant toute ma vie ! Aujourd'hui tu me prends au mot. Tu me prends à mon oui en me permettant de réaliser d'un bloc cette offrande que je n'ai pas su faire au compte-gouttes de mes jours.

Je demande à l'Église l'Onction qui rend fort dans l'offrande, je lui demande la prière qui me rend solidaire de tous les chrétiens qui déjà ont franchi ce pas, je lui demande l'Eucharistie qui rend présent dans ma vie et dans mon corps celui qui, le premier, a su dire « *Nul ne prend ma vie, mais c'est moi qui la donne* ».

Louis Sintas, sj,
 directeur de la revue « Christ, source de vie ».

LE MALADE ET LA MALADIE

in « Christ, Source de Vie » n° 369 novembre 1999 p.6-9

Toute une tradition philosophique que l'éducation a prise en charge, a appris à l'homme à se raidir contre la maladie. La perspective platonicienne, en faisant du corps le lieu déplorable où était tombée l'âme, principe divin, instituait un dualisme âme et corps qui réduisait l'importance du corps lequel n'était plus que l'« *enveloppe charnelle* ». Les atteintes du corps risquaient de devenir négligeables, méprisables : « *ça s'arrangera tout seul* ».

Ou bien, à la suite des Stoïciens, on faisait de toute épreuve, maladie ou autre, une réalisation du Destin auquel il était bon de se soumettre : « *A tout ce qui t'arrive soumets-toi de bon gré comme ce qui est utile à la santé du monde* » conseillait Marc-Aurèle. Ma propre santé se noyait dans celle du grand tout.

Maladie ou malade

Aujourd'hui (du moins dans notre civilisation occidentale), la maladie prend une autre dimension. Elle est devenue plus scientifiquement observable et plus techniquement maîtrisée. Une sorte de rationalité a investi le monde clinique. Mais qu'en est-il du malade dans tout cet appareil sophistiqué ? La maladie accapare toute l'attention des médecins si bien que, souvent, on ne désigne plus le malade par son nom mais par la sorte de maladie qui l'affecte : c'est « l'appendicite du 18 »...

La médecine s'est aujourd'hui si manifestement développée qu'elle tient tout le devant de la scène. Mais alors, ne risque-t-elle pas de perdre sa finalité : guérir, sauver l'homme ? La médicalisation extrême risque de prendre le moyen pour la fin. De sorte que le corps médical a tendance à viser l'efficacité pour elle-même. Le malade n'est que le support de la maladie.

Témoignage

Nous avons vécu les six mois de la maladie de mon mari en long séjour, très douloureux pour tous. Au début de son hospitalisation, nous avons eu l'espoir qu'il pourrait revenir à la maison, au moins en hospitalisation à domicile. Mais malgré les soins, les examens, les docteurs ne nous ont pas donné l'espoir qu'il pourrait y revenir, vu son état de santé.

C'est avec beaucoup de délicatesse que les docteurs nous ont annoncé ce diagnostic difficile à admettre.

Mon mari était dans une chambre seule et a toujours été très bien soigné malgré son état de grabataire. J'ai toujours admiré la douceur, la patience du personnel qui me répondait : « C'est notre métier : nous l'avons choisi, nous aimons nos malades... ». Il fallait les entendre lui parler, le soutenir, lui caresser la tête comme on caresse un enfant. On nous a encouragés à être le plus présent possible malgré souvent son endormissement, sans doute dû à l'épuisement et aux calmants.

Nous avons personnalisé sa chambre : photos, fleurs, petits objets qui lui étaient chers... Il nous disait être content au réveil de voir ces choses.

Nous avons fêté nos noces d'or. Ce jour-là, il était au fauteuil, bien présent et heureux d'être entouré par sa famille, de manger des petits fours et de boire du champagne que nous avons partagé avec le personnel soignant.

Puis sa faiblesse s'aggrava : il ne parlait plus, ne mangeait plus, mais il sentait notre présence. Il était content de recevoir la

dépassement de la souffrance, une telle faculté libératrice, il faut certainement une foi peu commune qui finit par s'identifier à l'espérance.

« *La petite flamme espérance* » comme l'écrit Péguy dans un poème célèbre où Dieu, ébloui par tant d'ardeur, soufflait au poète ce mot célèbre « *la foi, dit Dieu, c'est l'espérance* ».

La maladie rencontre donc la question du salut. Nous sommes au monde non pas seulement par le souffle de l'Esprit, mais de manière charnelle, corporelle. Nous sommes au monde corporellement. La guérison pour laquelle le croyant prie, est le symbole du salut. Le salut devient ici délivrance pour réaliser au mieux le sens qu'on peut reconnaître à sa vie. Avec la guérison rejaillit enfin l'espérance de recouvrer les possibilités de son être, même si la maladie a laissé des séquelles. Avec la mort, c'est la rencontre du Sauveur. Dans les deux cas, il s'agit toujours d'être sauvé.

L'entourage est là pour entendre le malade, entendre cette peur naturelle de la mort : ainsi le passage dans « l'autre versant de la vie » n'est plus envisagé comme un acte solitaire, mais solidaire où le malade et ceux qui l'entourent essaient ensemble de faire dans leur cœur l'approche apaisée du moment ultime. C'est alors que chacun tentera de faire de ce passage une sorte d'offrande : certains pourront dire « *merci la Vie* », d'autres comme Thérèse d'Avila « *enfin, Seigneur, je vais te voir* ». « *Seigneur, priait le poète R.M. Rilke, donne à chacun de nous sa propre mort, une mort née de sa propre vie* ».

Solange Chateauvieux
Rédactrice de la revue « Christ, Source de Vie »

Pour éviter ces dérives, on a créé tout récemment, dans les facultés, des disciplines qui se penchent spécialement sur la douleur. La maladie n'est pas un simple dérèglement d'une mécanique, elle touche le malade dans sa chair. Une pièce de théâtre récente fait apparaître sur la scène un acteur qui récite avec une émotion vibrante le serment d'Hippocrate. Ce grand médecin de l'Antiquité enseigne à ses élèves l'art de guérir : sa conception du fonctionnement harmonieux de l'organisme en fait un génial précurseur. Or, dans son « serment », il place la personne humaine au centre des préoccupations du médecin.

Le malade, objet d'attention



Toute maladie est une épreuve

Regard sur la douleur du malade, retour à l'esprit du grand Hippocrate, témoignent sans doute du désir, pour l'homme d'aujourd'hui, d'être reconnu comme être humain à part entière : qu'il y ait non plus scission mais continuité entre le malade et sa maladie. La spécialité médicale est

excessivement devenue le lieu de la prouesse, de l'excellence des moyens. On a besoin aujourd'hui d'une humanisation du corps clinique tout entier, d'un retour à une conception du malade comme réalité de chair animée par l'esprit, habitée d'âme.

A. de Souzenette, dans son accompagnement des malades et des mourants, est soucieux de donner au corps sa réalité symbolique. Le corps parle. L'être humain, comme être de chair, est autre chose qu'une machine, qu'un agencement très complexe de données biologiques et de pièces physico-chimiques : la chair c'est ce qui rend compte de la réalité

humaine dans son épaisseur spirituelle. La chair porte un visage. Le malade n'est pas qu'un corps délabré, c'est une chair qui souffre, une personne dotée d'une dignité qui réclame reconnaissance et respect.

La chair est traversée d'âme. Le malade ne se réduit pas à un corps déficient, il est une chair blessée. La maladie est étroitement liée au malade. La même maladie n'est pas vécue de la même façon par deux êtres différents.

La médecine a le mérite de dégager les bases et de décrire les éléments communs. En ce sens, elle se montre scientifique. Mais elle ne peut s'en tenir à ce rôle sans devenir réductrice.

Le malade face à la menace, face à la mort

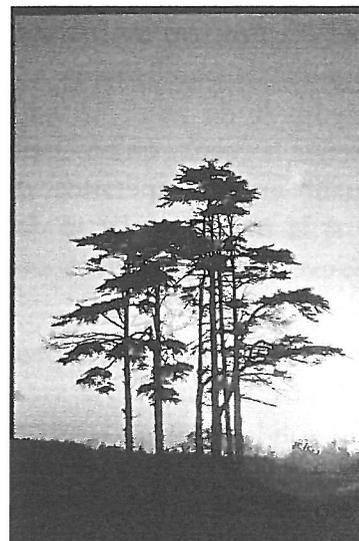
En fait à l'horizon de la maladie se profile la mort. Le malade est un vivant qui lutte pour retenir la vie. Lutte tragique qu'il mène seul. Les témoins, les proches, les parents sont là toutefois. Leur présence est pour le malade un entrebâillement sur la vie qui court, qui continue, qui bouge. Présence précieuse où le malade peut vivre de loin tout le mouvement qu'il a vécu jusqu'à ce que la maladie le terrasse. Mais pour lui, à présent, la perspective des projets se rétrécit. « *L'aigle est au futur, je sais, Amie, que l'avenir est rare* » écrit René Char. Plus de projets, plus d'espérance.

Le seul projet du malade est la guérison : non pas un projet, mais un désir qui exige bien souvent de mobiliser toutes ses forces de vie ; adhésion aux soins qui peuvent être lourds, confiance dans le monde des soignants si divers et si réservés dans leurs propos, forces physiques et morales qui doivent se mobiliser en lui.

Et s'il est appelé à quitter les services médicaux et à réintégrer la vie sociale, le malade risque d'être marginalisé. Au sein de la famille, il ne compte plus comme avant. Souvent, il n'existe plus. L'entourage s'efforce alors d'adopter une attitude vraie et féconde qui consiste à indiquer clairement au malade qu'on entend sa souffrance et qu'on lui en donne acte. Ainsi, Freud à qui on demandait : « *pouvez-vous m'aider ?* » répondait

« *il s'agit bien de transformer votre misère (...) en malheur banal* ». Un malheur acceptable, pourrions-nous ajouter (cf. « Le souffle coupé » de F.B. Michel).

Importance de l'espérance



Un coucher de soleil annonce son lever

Les religions sont souvent liées à un appel des malades. On a recours à une force spirituelle pour recouvrer la santé, quand les remèdes ou les soins ont échoué. Jésus était saisi de compassion à l'égard des handicapés et des malades. Dans l'optique religieuse, il est toujours question de salut, d'être sauvé. De grands rassemblements se forment autour de la maladie : à Lourdes on vient chercher sinon la guérison, du moins le réconfort. La cérémonie, les rites entraînent en groupe chaque malade avec son souci particulier, dans un élan de solidarité.

Tous ces processus jouent en faveur d'une espérance ranimée. L'accompagnement des malades offre au malade une part de bonheur qu'il apprécie parce qu'elle lui est rarement octroyée. « *Derrière une demande de thérapeutique, se cache de plus en plus une demande de sens et parfois de salut* » écrit B. Ugeux. Quand la maladie menace la personne tout entière, dans son intégrité, dans sa chair, dans son esprit, la tentation de renoncer à toute espérance donc, à lui-même, vient ébranler le malade.

Et s'il en vient à renoncer à l'espérance, que reste-t-il de lui-même ? La cruauté de la souffrance l'étreint et le malade est comme à sa merci. Quel salut peut donc être le sien ? « *Mourir à la mort* » comme l'écrivait Chantai dans notre revue ? C'est-à-dire « *mourir à la peur et naître à la paix* » ajoutait-elle. Pour adopter une telle attitude, un tel

Les curés et tous les agents de Pastorale doivent veiller à ce que ne manque jamais aux malades la présence réconfortante du Seigneur à travers la Parole de Dieu et les Sacrements.

Le programme de formation des prêtres, des religieux et des religieuses réservera une place à la Pastorale de la santé, car c'est dans les soins aux malades plus qu'ailleurs que l'amour est crédible et qu'un témoignage d'espérance en la résurrection est donné.

6. Chers aumôniers, chers religieux et religieuses, médecins, infirmiers et infirmières, pharmaciens, personnel technique et administratif, assistants sociaux et bénévoles, la Journée mondiale du malade vous offre une occasion propice pour vous engager à être des disciples toujours plus généreux du Christ bon Samaritain. En ayant conscience de votre identité, découvrez chez ceux qui souffrent le Visage douloureux et glorieux du Seigneur ! Soyez prêts à porter assistance et à redonner espérance, en particulier aux personnes frappées par des maladies nouvelles, tel le sida, ou par celles qui sévissent encore, comme la tuberculose, la malaria, la lèpre !

À vous, chers Frères et Sœurs qui souffrez dans votre corps ou dans votre esprit, je souhaite de grand cœur que vous sachiez reconnaître et accueillir le Seigneur qui vous appelle à être des témoins de l'Évangile de la souffrance, en regardant avec confiance et amour le Visage du Christ crucifié (cf. *Novo millennio ineunte*, n. 16), et en unissant vos souffrances aux siennes.

Je vous confie tous à la Vierge Immaculée, Notre-Dame de Guadalupe, Patronne de l'Amérique et Salut des Malades. Puisse-t-elle écouter l'invocation qui s'élève du monde de la souffrance, sécher les larmes de ceux qui sont dans la souffrance, être proche de ceux qui vivent leur maladie dans la solitude et, par sa maternelle intercession, aider les croyants qui œuvrent dans le domaine de la santé à devenir des témoins crédibles de l'amour du Christ !

À chacun va mon affectueuse Bénédiction !

Du Vatican, le 2 février 2003.

Jean-Paul II

Pour un engagement renouvelé dans la pastorale de la santé

Message de Jean-Paul II pour la XIe Journée mondiale du Malade

1. «Et nous, nous avons contemplé et nous attestons que le Père a envoyé son Fils comme Sauveur du monde... Nous avons reconnu l'amour que Dieu a pour nous et nous y avons cru» (1Jn 4, 14.16).

Ces paroles de l'Apôtre Jean synthétisent bien aussi les finalités de la Pastorale de la santé, à travers laquelle l'Église, reconnaissant la présence du Seigneur dans les frères qui souffrent, s'attache à leur porter la bonne nouvelle de l'Évangile et à offrir à chacun d'eux des signes crédibles d'amour.

La XIe Journée mondiale du Malade, qui se tiendra le 11 février 2003 à Washington D.C., aux États-Unis, dans la basilique de l'Immaculée Conception, sanctuaire national. Le lieu et le jour qui ont été choisis invitent les croyants à tourner leur regard vers la Mère du Seigneur. En se confiant à elle, l'Église se sent poussée à témoigner de la charité, de manière renouvelée, pour être une icône vivante du Christ, Bon Samaritain, dans toutes les situations de souffrance physique et morale du monde d'aujourd'hui.

Les interrogations pressantes sur la souffrance et sur la mort, dramatiquement présentes dans le cœur de chaque homme malgré les tentatives faites continuellement par une mentalité sécularisée pour les occulter ou les ignorer, attendent des réponses pertinentes. Le chrétien, en particulier lorsqu'il est en présence d'expériences humaines tragiques, est appelé à témoigner de la vérité réconfortante du Christ ressuscité, qui prend sur lui les plaies et les maux de l'humanité, y compris la mort, et qui les convertit en occasions de grâce et de vie. Cette annonce et ce témoignage doivent être communiqués à tous, en tout point de la terre.

2. Grâce à la célébration de la prochaine Journée mondiale du malade, puisse l'Évangile de la vie et de l'amour retentir avec vigueur, spécialement en Amérique, où vivent plus de la moitié des catholiques ! «En Amérique, comme en d'autres parties du monde, un modèle de société où dominent les puissants, excluant et même éliminant les faibles, semble aujourd'hui se profiler: je pense ici aux enfants non nés, victimes sans défense de l'avortement; aux personnes âgées et aux malades incurables, parfois objet d'euthanasie; et à tant d'autres êtres humains mis

en marge par la société de consommation et par le matérialisme. Et je ne puis oublier le recours non nécessaire à la peine de mort [...]. Un tel modèle de société porte l'empreinte de la culture de mort et est donc opposé au message évangélique» (Exhortation apostolique post-synodale *Ecclesia in America*, n. 63). Face à cette préoccupante réalité, comment ne pas placer, parmi les priorités pastorales, la défense de la culture de la vie ? Les catholiques qui travaillent dans le domaine médical et sanitaire ont la tâche urgente de faire leur possible pour défendre la vie lorsqu'elle est dans un plus grave danger, en agissant avec une conscience correctement formée, selon la doctrine de l'Église.

Les nombreux Centres de santé, à travers lesquels l'Église catholique offre un authentique témoignage de foi, d'espérance et de charité, participent de manière encourageante à la réalisation de cette noble fin. Jusqu'à présent, ils ont pu compter sur un nombre significatif de religieux et de religieuses pour garantir un service professionnel et pastoral de qualité. Je souhaite qu'une nouvelle floraison des vocations puisse permettre aux Instituts religieux de poursuivre leur œuvre méritoire et même de l'intensifier par l'apport de nombreux bénévoles laïcs, pour le bien de l'humanité souffrante sur le Continent américain.

3. Ce domaine privilégié d'apostolat concerne toutes les Églises particulières. Il faut donc que chaque Conférence épiscopale s'emploie, notamment par des organismes appropriés, à promouvoir, à orienter et à coordonner la Pastorale de la santé, pour susciter chez le peuple de Dieu tout entier l'attention et la disponibilité à l'égard du monde si varié de la souffrance.

Pour que ce témoignage d'amour soit toujours plus crédible, les agents de la Pastorale de la santé doivent agir en pleine communion entre eux et avec leurs Pasteurs. Cela est particulièrement urgent dans les hôpitaux catholiques, appelés, dans leur organisation, à refléter toujours mieux les critères évangéliques, tout en répondant aux nécessités modernes, comme le rappellent de manière insistante les directives sociales et morales du Magistère. Cela exige de la part des hôpitaux catholiques une action unitaire qui doit toucher tous les secteurs, y compris le secteur économique et structurel.

Puissent les hôpitaux catholiques être des centres de vie et d'espérance, où s'accroissent, en même temps que les aumôneries, les comités

d'éthique, la formation du personnel infirmier laïc, l'humanisation des soins donnés aux malades, l'attention envers leurs familles et une sensibilité particulière à l'égard des pauvres et des marginaux ! Puisse le travail professionnel donner lieu à un authentique témoignage de charité, en tenant compte du fait que la vie est un don de Dieu, dont l'homme n'est que l'administrateur et le garant !

4. Une telle vérité doit être continuellement rappelée face au progrès des sciences et des techniques médicales, destinées aux soins et à une meilleure qualité de l'existence humaine. Le postulat fondamental reste en effet que la vie doit être protégée et défendue depuis sa conception jusqu'à sa fin naturelle.

Comme je l'ai rappelé dans la Lettre apostolique *Novo millennio ineunte*, «le service de l'homme nous impose de crier, à temps et à contretemps, que ceux qui tirent profit des nouvelles potentialités de la science, spécialement dans le domaine des biotechnologies, ne peuvent jamais se dispenser de respecter les exigences fondamentales de l'éthique, alors qu'ils font parfois appel à une solidarité discutable qui finit par créer des discriminations entre vie et vie, au mépris de la dignité propre à tout être humain» (n. 51).

Ouverte au progrès scientifique et technologique authentique, l'Église apprécie l'effort et le sacrifice de ceux qui, avec dévouement et compétence professionnelle, contribuent à élever la qualité du service offert aux malades, dans le respect de leur inviolable dignité. Tout acte thérapeutique, toute expérimentation, toute transplantation, doit tenir compte de cette vérité fondamentale. Il n'est donc jamais permis de tuer un être humain pour en guérir un autre. Et si, dans la phase terminale de la vie, on peut encourager les soins palliatifs en évitant l'acharnement thérapeutique, aucune action ou omission qui, par nature et dans les intentions de son auteur, viserait à procurer la mort, ne sera jamais licite.

5. Je souhaite vivement que la XIe Journée mondiale du Malade suscite dans les diocèses et dans les communautés paroissiales un engagement renouvelé pour la Pastorale de la santé. Une attention particulière doit être accordée aux malades qui demeurent à domicile, étant donné qu'on a tendance à écourter les séjours en hôpital, et que les malades sont souvent confiés à leurs familles. Dans les pays où les centres de soins font défaut, même les malades en phase terminale sont laissés à domicile.